

Peter Blumenthal

La linguistique du texte dans quelques langues de spécialité

1. Buts et concepts méthodiques.

Au centre de cette communication se trouve la notion de cohésion, notion qui couvre l'ensemble des liens sémantiques, syntaxiques et pragmatiques (ci-inclus les inférences) qui prévalent entre les phrases du texte et dont il existe plusieurs types, ainsi une forme "statique" et une forme "dynamique". Par "statique" j'entends les relations qui sont basées sur le principe logique de l'équivalence (identité, analogie, ressemblance, opposition, hyponymie, spécification etc.); sont par contre "dynamiques" les relations impliquant la dimension linéaire du temps (évolution, changement, transformation, déroulement d'actions, causalité etc.). Chacune de ces formes comprend de nombreuses variantes. Je pars de l'hypothèse que les divers types de cohésion ne sont distribués sur le texte ni de façon monotone (réurrence permanente du même type), ni de façon aléatoire (variation imprévisible), mais que la mise en place de la cohésion suit en général une certaine régularité, aboutissant à l'emploi réitéré du même schéma de cohésion (SDC, "Kohäsionsmuster" en allemand), sorte de patron ou de "pattern" sur lequel se construit le paragraphe conceptuel¹. En cas de répétition plus ou moins régulière d'un SDC, je parle d'un "rythme du texte"².

J'ai essayé, depuis quelque temps, d'illustrer la notion de SDC dans une perspective diachronique, en me demandant quelle était l'évolution de ces schémas³ depuis les origines de la littérature française. En appliquant les mêmes méthodes, je tenterai ici une approche synchronique qui a pour objet les langues de spécialité telles qu'elles apparaissent à travers quelques textes de grande diffusion, des volumes de la collection *Que sais-je?*. Sans viser à une quelconque exhaustivité, je me contenterai dans un pre-

¹ Cf. Trimble 1985, p. 52 ss.

² Cf. la notion de "discourse rythm" chez Clyne 1981, p. 63. Dans un sens plus restreint, Halliday/Hasan parlent du "periodic rythm in which there is a regular alternation between tight and loose texture" (1976, p. 296).

³ dans un certain genre, les écrits historiographiques (Blumenthal 1990).

mier temps d'analyser quatre livres appartenant au même type de texte⁴ sous l'angle indiqué ci-dessus. Ce travail ne saurait être que le modeste début d'une entreprise plus ambitieuse visant à répertorier les SDC les plus importants dans un choix à peu près représentatif d'oeuvres de vulgarisation scientifique. Quelques remarques sur un aspect du discours politologique moderne, qui se situe à la périphérie des langues de spécialité, cloront l'article.

D'un point de vue méthodique, ce genre d'analyse rencontre deux problèmes de taille:

1. Les relations transphrastiques entre deux énoncés ne sont en général pas simples mais complexes; ainsi, une identité lexématique et/ou référentielle reliant deux phrases successives (cohésion statique) peut parfaitement se combiner avec une relation causale (cohésion dynamique). En vertu de quel critère l'analyste a-t-il le droit de retenir telle composante du lien transphrastique plutôt qu'une autre pour décrire les éléments typiques du SDC? Dans l'état actuel de la recherche, il est parfois inévitable, dans cette situation, de recourir à une approche herméneutique et circulaire, qui consiste à sélectionner le détail (la relation transphrastique) en vue de l'ensemble (le SDC), ce dernier se construisant progressivement en fonction de ses éléments.
2. Les SDC ne forment pas des structures rigoureusement identiques lors de chaque reprise au cours du texte, mais des prototypes admettant certaines variations, dues souvent aux particularités du thème traité. Le cas échéant, il faudra donc faire la part des traits centraux du SDC et de ses constituants plus ou moins virtuels.

Bref, il serait déraisonnable de nier le fait que l'intuition du linguiste joue encore un rôle dans la détermination du SDC.

2. Analyse d'ouvrages de vulgarisation.

2.1. Commençons par un livre d'économie d'allure relativement peu spécialisée, stylistiquement proche de textes à contenu historique: l'*Histoire de la monnaie* par Jean Rivoire (²1989). Il est indispensable de citer et de regarder de plus près un extrait caractéristique de cet opuscule (p. 97s) dont nous pourrons, dans un deuxième temps, contraster les SDC avec ceux d'un autre *Que sais-je?* d'économie, de nature plus technique:

⁴ Cf. Hoffmann 1988, p. 127 ss.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le monde croit avoir réinventé l'étalon de change-or. En réalité, sans s'en rendre compte, il a inventé l'étalon-monnaie.

C'est ainsi que la signification de certains mots s'est insensiblement transformée. Jadis les "espèces" ne se concevaient que "sonnantes et trébuchantes"; aujourd'hui, payer en espèces signifie: payer en billets de banque. En somme, le papier s'est substitué au métal comme support de la monnaie. Celle-ci n'a plus de valeur par son contenu mais par son pouvoir d'achat; elle constitue, tant bien que mal, son propre étalon.

Rappelons-nous ce qu'était l'étalon de change-or: certains pays garantissaient la convertibilité de leur monnaie en or; les autres se contentaient d'intervenir sur le marché des changes, à coup d'or ou de devises, pour défendre la parité de leur monnaie.

Depuis 1936, aucune monnaie n'est plus convertible, au sens traditionnel, et cela change tout. Certes, un fait nouveau est intervenu à cet égard en 1944: forts du métal qui venait de s'accumuler chez eux, les Etats-Unis ont fait savoir à leurs futurs partenaires du Fonds monétaire international qu'ils garantissaient le prix officiel de l'or: 35 dollars l'once. Mais la garantie ne joue qu'à l'égard des banques centrales étrangères; or ces dernières n'ont aucune raison de se porter massivement acheteuses de métal puisque leur monnaie n'est pas convertible. Ce que veulent les banques centrales étrangères, ce sont des réserves de change, sous forme d'or ou de devises; en l'occurrence, l'instrument de réserve idéal est apparemment le dollar, puisque sa valeur en or est garantie, que sa manipulation est facile (par simple jeu d'écriture) et qu'en outre il porte intérêt. Quant aux particuliers ou aux entreprises, le Trésor fédéral est tout prêt à leur acheter de l'or à 34,92 \$ l'once, mais pas à leur en vendre; la possession d'or, à des fins autres qu'industrielles ou artistiques, leur restera d'ailleurs interdite jusqu'en 1974 sur le territoire des Etats-Unis.

Pendant la douzaine d'années qui suivent la Seconde Guerre mondiale, le dollar est effectivement plus recherché que l'or, au point qu'il exerce une véritable domination sur le système monétaire international.

Dans l'examen de ce texte, je suivrai l'ordre des paragraphes marqués par l'auteur.

Le premier paragraphe est basé sur la double opposition entre *croire/étalon de change-or* et *en réalité/étalon-monnaie*.

Le deuxième paragraphe, que la locution *c'est ainsi que* situe dans son ensemble comme une spécification du précédent, reprend et développe cette opposition dans une perspective historique: *jadis vs aujourd'hui*, la phrase introduite par *en somme* expliquant et confirmant l'idée de *étalon-monnaie*.

Les troisième et quatrième paragraphes constituent une spécification ultérieure des notions-clef ainsi que de l'évolution historique, axée sur l'opposition entre *convertibilité en or* et *non convertibilité*.

Les paragraphes suivants, que je ne peux reproduire ici intégralement, divisent la période de la *non convertibilité* en trois étapes qui closent le premier sous-chapitre:

Pendant la douzaine d'années qui suivent [...] (p. 98)

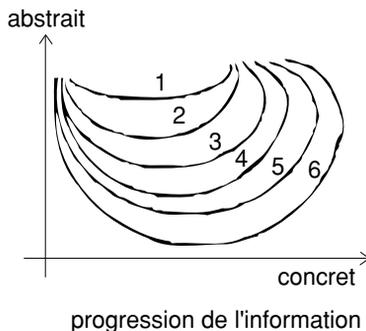
A partir de 1958 et tout au long des années 1960 [...] (p. 99)

L'évolution arrive à son terme en 1973 lorsque [...] (p. 99)

Chacun des sous-chapitres suivants, dont les contenus se trouvent entre eux dans un rapport dynamique de succession temporelle, renoue en les développant avec une des étapes sus-mentionnées, en commençant de nouveau par l'étalon de change-or et en finissant par les conséquences de l'étalon-monnaie.

En somme, ce texte nous confronte avec les deux grandes formes de cohésion: dynamique, celle-ci régit la présentation du déroulement temporel; statique, elle permet de spécifier de plus en plus les notions de départ ainsi que la transition entre les réalités correspondantes. Si l'on peut affirmer que la cohésion statique prédomine, c'est justement que l'évolution elle-même fait objet de spécifications.

Le SDC est donc caractérisé dans sa partie statique par une succession d'unités (phrases, paragraphes, sous-chapitres) dont les points de départ sont presque identiques et les points d'arrivée, également. Or, chacune de ces touches consécutives, numérotées dans le schéma ci-dessous, fait avancer l'analyse dans la mesure où elle spécifie et concrétise une idée relativement plus abstraite contenue dans le contexte précédent. Ces deux aspects du texte, son caractère partiellement circulaire et sa progression par spécifications successives, ne semblent coïncider avec aucun des trois grands types de progression thématique qu'on a l'habitude de distinguer d'après Danes⁵. On peut les représenter par la symbolisation suivante, qui ressemble — sans aucune prétention au statut de diagramme — étrangement à une huître:



⁵ Ils combinent entre autres le côté répétitif de la progression à thème constant avec la spécification de la progression à thèmes dérivés.

Chacune des lignes courbes symbolise un segment du texte qui en spécifie un autre ou bien est spécifié par lui. La numérotation des lignes correspond à leur suite dans le texte. Les départs des courbes sont plus ou moins identiques, de même que la ligne d'arrivée (abstraction faite d'une certaine progression dans la précision même des notions de base).

De tels SDC "en huître", qui ne sont pas rares dans les traités de sciences humaines, répondent à des nécessités didactiques évidentes: ils permettent, en passant graduellement du général au particulier, de l'abstrait au concret et en inversant ainsi le principe de la contraction de textes (résumé/"abstract"), d'élargir les connaissances du lecteur par étapes, tout en le rassurant sur la direction générale des explications. En fait, ces SDC s'assimilent à des expansions successives.

Leur utilité se révèle grande quand l'idée essentielle qu'il s'agit de transmettre est simple ou oppositive (dans le cas présent: transition d'un système monétaire à un autre). Mais on voit mal comment ils pourraient servir à narrer des événements (récits historiques ou non) ou à décrire des situations déterminées par un jeu de facteurs divers. Dans le *Que sais-je?* en question, ce type de SDC ne s'impose qu'au cours de la seconde partie du livre, le début (l'histoire ancienne de la monnaie) étant plutôt narratif qu'expositif et donc largement marqué par la cohésion dynamique. Comme je l'ai signalé, la cohésion dynamique n'est pas absente non plus des derniers chapitres, où elle joue cependant un rôle subordonné.

2.2. Existe-t-il des différences caractéristiques entre les SDC des *Que sais-je?* "grand public" et les tomes plus techniques, qui s'adressent à une clientèle ayant déjà une certaine formation spécialisée? Jetons un coup d'oeil sur le début du *Que sais-je?* sur *Le marketing industriel* par A. Dayan (21986, p. 5s):

1. En situation concurrentielle l'optique "production" doit laisser la place à l'optique "marché", où les facteurs importants sont:
 - produire les biens et services qui répondent aux attentes, aux besoins du marché et non pas ceux dont on a envie ou qui nous plaisent le plus,
 - 5 c'est-à-dire retrouver la "filière normale" à la place de la "filière inversée" où on essaye de faire adopter par la clientèle le produit qui convient à la firme;
 - donner la priorité à l'ouverture à l'extérieur, au dialogue avec l'environnement, et non plus se refermer sur soi-même;
 - 10 – regarder la concurrence en face, l'étudier sous tous ses aspects (produit, distribution, communication, méthodes de vente, etc.);
 - s'adapter en permanence à l'évolution de l'environnement (technologie, attentes de la clientèle, méthodes de la concurrence...).

- 15 C'est cela, l'esprit de marketing: admettre un renouvellement constant et une remise en question permanente des produits et des méthodes, orienter l'activité de l'entreprise autour des attentes et des besoins des prospects... *c'est être à l'écoute en permanence pour s'adapter, et, si c'est possible, anticiper.*
- 20 Cet *état d'esprit* s'appuie sur une série d'*outils* qui sont l'aspect technique de la mise en oeuvre du marketing: l'étude quantitative et qualitative du marché, du comportement de l'utilisateur individu, du produit, de la distribution, de la concurrence, de la législation, la prévision des ventes... Ces outils permettent à l'entreprise de *s'informer*, de *connaître*, pour choisir ses *objectifs* et ses *moyens d'action*.
- 25 Ces préalables à l'action levés, l'entreprise va *planifier* ses moyens d'action sur le marché et *mettre alors en oeuvre sa politique* de produit, de commercialisation, de communication, le tout sous la surveillance des *procédures de contrôle* destinées à maintenir le bon cap.
- 29 2. La démarche de marketing s'articule ainsi avec la politique générale de la firme: [...]

Ici encore, nous pouvons constater qu'après la formulation d'une opposition initiale (*production vs marché*, ligne 1s), le texte est caractérisé par le retour régulier d'idées générales — souvent plus ou moins les mêmes — qui alternent avec les spécifications de ces notions. Ainsi, la première énumération indique les facteurs de "l'optique 'marché'" et débouche sur un résumé qui renoue avec le point de départ:

C'est cela, l'esprit de marketing: [...] (l. 14)

Ce résumé devient lui aussi point de départ d'une petite énumération: *admettre* [...] *orienter* [...] *c'est être à l'écoute* [...] (l. 14-17), qui aboutit à la notion générale *Cet état d'esprit* (l. 19); cette anaphore est de sa part suivie d'une spécification énumérative:

s'appuie sur une série d'outils [...] (l. 19)

Ce dernier mot subira en tant qu'anaphore le même sort que les autres mots généraux du texte: il devient point de départ d'une autre énumération: *s'informer* [...] *connaître* [...] (l. 23), qui se coule dans la forme d'une nouvelle anaphore générale ("Ces préalables [...]"), l. 25), qui etc. etc... Ce va-et-vient permanent entre le général et le particulier constitue donc la ressemblance entre les SDC des deux *Que sais-je?* comparés. Toutefois, les points de divergence sont également nombreux. On les trouve d'abord au niveau de la progression thématique (au sens de Danes): dans *Le Marketing industriel*, la progression à thème identique est concentrée tout au début du texte pour éclaircir la notion-clef de marketing. Cependant, dès la deuxième page (p. 6 dans le livre), la progression prend, du moins au

niveau des paragraphes, une allure linéaire: le rhème *outil* dans le syntagme *s'appuie sur une série d'outils* (l. 19) devient thème dans *Ces outils permettent [...]* (l. 23). Le contenu rhématique de cette dernière phrase se constitue en thème dans la phrase suivante: *Ces préalables [...]* (l. 25). Une autre spécificité de ce texte concerne les aspects sémantiques du contenu rhématique (souvent de type énumératif) à l'intérieur de la progression linéaire. Il s'agit, avec une régularité qui ne se dément pas au cours du livre, d'informations qui se trouvent dans une relation causale (au sens le plus large⁶) avec le sujet et/ou thème; elles indiquent:

- (1) soit les causes ou les conditions préalables (p. ex. des moyens ou instruments nécessaires au thème),
- (2) soit les conséquences ou possibilités qui découlent du thème,
- (3) soit les actions dont le thème constitue lui-même le but,
- (4) soit les buts visés par le thème.

Par conséquent, le thème (en principe une notion relativement abstraite et globale) est

- (1) effet (pôle déterminé de la relation causale);
symbole: thème ←— rhème
- (2) cause/condition (pôle déterminant);
symbole: thème —> rhème
- (3) but/visée; symbole:
thème <<— rhème
- (4) moyen/action visant un but; symbole:
thème —>> rhème

par rapport à des actions ou des données généralement multiples représentées par le rhème.

Logiquement, il n'y a pas symétrie entre l'expression de la cause (au sens restreint: (1), (2)) et celle de la finalité ((3), (4)), car une cause est toujours cause par rapport à un effet, et un effet provient toujours d'une cause, alors que les buts peuvent exister sans corrélatifs, comme le montre la formule suivante:

On peut ainsi vouloir: (p. 61; suit une énumération)

⁶ Incluant l'expression implicite et explicite, soit syntaxique (p. ex. par conjonction), soit sémantique (p.ex. par un verbe causatif) de la causalité. Cf. l'analyse détaillée dans Schank/Abelson 1977, p. 11-35; Anderson 1989.

Je symboliserai ces thèmes présentés immédiatement comme buts (sans corrélatif dans la phrase) de la manière suivante:

—>> thème.

En anticipant un peu sur la suite de la démonstration, nous pouvons donc constater que le rythme du texte est essentiellement fait de l'imbrication de deux schémas de cohésion:

- l'oscillation entre le général et le particulier,
- l'instauration d'une relation causale (dirigée à droite ou à gauche) entre le général thématique et les éléments particuliers rhématiques.

Pour citer quelques exemples⁷: dans la phrase

Ces outils permettent à l'entreprise de *s'informer*, de *connaître* [...] (l. 23)

nous avons affaire à "thème —> rhème", de même que dans

Ces préalables à l'action levés, l'entreprise va *planifier* [...] (l. 25)

où la construction absolue thématique en début de phrase détient un sens à la fois temporel et causal.

Les formules exprimant les divers types de causalité ("expressions implicatives") abondent dans le texte.

Voici quelques échantillons:

Tout ce qui précède, et dont l'acheteur est parfaitement conscient, entraîne de sa part un comportement que des études attentives de la fonction ont permis d'observer.

(p. 29; suit une énumération en plusieurs paragraphes):
thème —> rhème

[après l'énumération des phases]

La connaissance de la phase dans laquelle se trouvent les produits (...) est essentielle pour gérer l'ensemble du portefeuille, c'est-à-dire l'entreprise.

(p. 51; suit une énumération): thème —> rhème

Tous les moyens employés dans la communication industrielle ont pour fonction: [...]

(p. 59; suit une énumération): thème —>> rhème

⁷ C'est moi qui souligne les expressions causales.

Observons maintenant quelques variantes de la relation implicative. Souvent, l’auteur veut exprimer l’idée que les buts déterminent le choix des moyens — ce qui fait des buts ce que la philosophie classique appelait “cause finale”. Dans ce cas, on peut soit commencer par les moyens (= thème; v. prochain exemple), soit par les buts (= thème; v. exemple d’après):

L’ensemble des actions de publicité, promotion, relations publiques, etc., ou *plan de communication*, est établi en fonction des *objectifs* de la firme qui relèvent de sa politique générale.

(p. 61; suit une énumération): thème <— (—>> rhème [“objectifs”]), car le thème, déterminé par la volonté d’atteindre certains buts, en est de sa part le moyen.

La page suivante reprend cette notion d’objectifs, devenue thème principal de la phrase, ce qui entraîne une inversion des relations causales par rapport à l’exemple ci-dessus:

C’est en fonction de ses objectifs et des renseignements qu’elle possède sur l’amont et l’aval de son activité et de son environnement concurrentiel que l’entreprise va mettre sur pied un *plan de communication* développant des *thèmes* choisis, autour d’*axes* déterminés, en direction des *cibles* à toucher.

Ces cibles [...]

(p. 62; suit une énumération)

Symbolisation de la première phrase: —>> thème —> rhème₁
[“plan de communication”] —>> rhème₂ [“cibles”]

Les objectifs généraux de l’entreprise déterminent une action ayant des buts particuliers (*cibles*). Mais les objectifs dépendent eux-mêmes pour leur réalisation de certaines conditions, comme l’explique la page suivante (p. 63):

Pour atteindre ses objectifs, l’entreprise s’appuie sur deux outils: la force de vente et ses actions de communication.

—>> thème <— rhème [“deux outils”]

Le lecteur est donc confronté à un enchevêtrement réitéré de causes, d’effets, de buts et de moyens qui va de pair avec les transitions rythmiques entre les divers niveaux de généralité.

Dans un des derniers exemples cités (“L’ensemble des actions [...]”), nous avons vu que la locution *en fonction de* exprime un rapport causal complexe. Dans un sens un peu différent, cela vaut souvent aussi pour le verbe *impliquer*, qui peut exprimer une sorte de causalité réciproque. Exemples:

[énumération des qualités requises au vendeur, ensemble pouvant être interprété comme but]

Tout ce qui précède implique que l'entreprise se dote d'une force de vente — et d'un encadrement — correctement recrutés, formés, rémunérés.

(p. 97).

implique signifie d'une part "à pour condition que", donc <—, de l'autre, "entraîne que (si l'on veut atteindre les buts énumérés plus haut)", donc —>, ce qu'on peut rendre par

—>> thème \leq rhème ["force de vente"]

D'autres exemples de cet emploi d'*impliquer* ne manquent pas (cf. p. 112, 115). Toutefois nous trouvons *impliquer* aussi au sens non composé de "avoir pour condition" (cf. p. 68, 89). Dans ces conditions, il est évident que la définition de "impliquer que" donné par le *TLF* ("supposer, entraîner comme conséquence") ne saurait suffire.

À côté de la causalité complexe, qui comprend les deux situations de la cause finale et de la causalité réciproque, il faut signaler comme variantes de relations causales les phrases dans lesquelles le rapport implicatif n'est pas formulé de façon complète ou explicite.

Dans l'exemple suivant, un thème du type (1) se trouve sous une forme quelque peu camouflée:

1. Publi-postage. — Deux facteurs en conditionnent l'efficacité: [...]

(p. 91)

(Le thème proprement dit est *publi-postage*, représenté dans la phrase par le pronom *en*; donc: thème <— rhème).

Dans l'exemple suivant, c'est le type de l'expression causale qui n'est pas aussitôt évident:

La mise sur pied d'un "système d'information" passe par un certain nombre d'étapes: [...]

(p. 115; suit une énumération)

Le sens de cette phrase est rendu explicite par une phrase analogue à la page suivante:

Mais la condition *sine qua non* de l'établissement d'un bon "système d'information" est que [...]

(p. 116)

Il s'agit donc du schéma thème <— rhème.

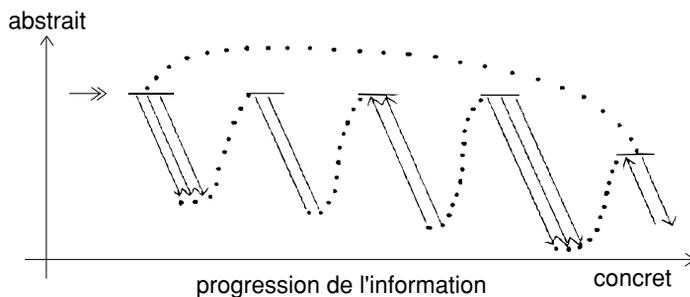
Il arrive enfin que l'innocent adverbe *alors*, indiquant la transition entre les données situationnelles et les conséquences qui s'imposent, soit la charnière causale entre deux grands blocs d'énumérations ("Que demande-t-on alors au vendeur?"; p. 96).

Il est probable qu'il existe certaines régularités dans cette succession permanente des diverses relations causales, orientées tantôt à gauche, tantôt à droite et contenant de leur part des séquences causales enchâssées; il y a en tout cas une hiérarchie, dans la mesure où de nombreuses suites d'enchevêtrements causals sont orientées par rapport à un but, en général une notion abstraite. Cette finalisation du texte correspond à des réalités extralinguistiques évidentes: la légitime recherche du profit qui guide l'action de l'*homo oeconomicus*. Sur le plan de la cohésion textuelle, la prédominance du but peut favoriser dans certains chapitres une structure circulaire. Ainsi le chapitre V souligne-t-il dans son premier paragraphe (p. 94) l'importance de la force de vente, notion qui acquiert par là le statut d'un but. Après de longues séquences énumératives de type causal, l'auteur en vient à la constatation déjà citée: "Tout ce qui précède implique que l'entreprise se dote d'une force de vente" (p. 97).

En résumé, le rythme de ce texte peut être représenté par le schéma suivant (correspondant en l'occurrence approximativement au début du chapitre V, p. 94 – 97), dans lequel

- les petits traits horizontaux symbolisent les notions ou propositions à caractère abstrait,
- les flèches, un rapport causal,
- les traits obliques sans pointe en flèche, une pure sous-classification sans causalité, et
- les pointillés, des renvois anaphoriques.

Le schéma met en relief l'imbrication des mouvements essentiels: les passages entre l'abstrait (le général) et le concret (le particulier pluriel), l'alternance de divers types de causalité agissant entre ces plans et, subsidiairement, un mouvement circulaire:



Cette symbolisation reflète une cohésion partiellement statique (rapport entre le général et le particulier), partiellement dynamique (relations causales). La raison d’être profonde de ce rythme, essentiellement dynamique, apparaît à travers des locutions comme *en fonction de* ou *impliquer que*, qui mettent en relief l’interdépendance des principales actions économiques: l’étude des marchés sous l’angle de buts généraux permet de définir des buts précis auxquels il faut adapter les moyens d’action, dont la nature sera corrigée à la lumière des buts réalisés. Par cette dernière phase, l’interaction des principaux facteurs devient rétroaction, *feed-back* — terme qui détient une valeur-clef dans le livre, comme le montre la citation suivante (p. 7s):

L’ensemble de ces étapes et opérations, étroitement interdépendantes, forme un tout, le “système de marketing”, où la connaissance et la prévision sont organisées en vue de l’action, elle-même contrôlée par le processus de *feed-back* ou boucle cybernétique, où la comparaison entre le résultat prévu et le résultat obtenu donne lieu à des rétroactions successives vers l’amont des opérations jusqu’à ce que le prévu et le réalisé se correspondent [...]

Il existe, à des niveaux supérieur ou inférieur à celui des SDC, d’autres structures textuelles qu’il suffit de présenter brièvement.

Au niveau supérieur, la suite des chapitres obéit à une logique d’action: le processus d’achat est un acte économique présupposant un certain nombre de rôles, d’actants et de circonstants (au sens de la grammaire dépendantielle): marché, produit, acheteur, et vendeur.

Au niveau inférieur, nous rencontrons parfois des alignements strictement linéaires de phases ou d’étapes (v. p. 48 – 51 “Le cycle de vie des produits”). Ainsi, ce qui semble une action unique selon notre logique naturelle, est morcelé en ses composantes temporelles successives (cf. p. 21ss, 25ss, 30ss, 48ss, 57s, 115s)⁸.

2.3. Sur la foi des analyses d’un *Que sais-je?* à SDC simple, mais relevant tout de même d’une stratégie certaine (*Histoire de la monnaie*), et d’un autre tome de cette collection dont le SDC possède une allure déjà assez sophistiquée (*Le marketing industriel*), le lecteur de ces lignes risque d’être enclin à surestimer les qualités textuelles d’un *Que sais-je?* moyen. Or, il faut souligner le fait qu’une grande partie de la production des *Que sais-*

⁸ Cette décomposition n’est pas sans rappeler certaines habitudes stylistiques des textes en ancien français, dans lesquels une action globale, comme un voyage, se trouve également réduite en succession de phases.

je? semble rédigée hâtivement, c.-à.-d., selon notre perspective, avec l'aide de SDC plutôt rudimentaires. C'est le cas du tome *Les attitudes*, par Raymond Thomas et Daniel Alaphilippe (1983), que caractérise la répétition inlassable du même schéma simple: la transition du général au particulier. A titre d'exemple, je citerai quelques passages typiques (p. 35 – 40).

LES THEORIES

Nous avons mentionné dans le chapitre consacré à l'histoire de la recherche dans le domaine des attitudes, la naissance vers le milieu du XXe siècle de théories centrées sur ce secteur de la psychologie sociale. Parmi celles-ci, trois ont connu une certaine notoriété, la théorie de l'équilibre, la théorie de la dissonance et la théorie de l'attribution. Elles [...]

La théorie de la dissonance cognitive

Cette théorie est due à Festinger. Elle porte sur les relations entre les éléments cognitifs, c'est-à-dire les choses qu'une personne connaît sur elle-même, son comportement, son environnement, etc. Ainsi, [...]

Pour Festinger, il existe plusieurs situations fondamentales qui créent des dissonances, la prise de décision, la soumission forcée, l'exposition volontaire ou involontaire à une information dissonante, la réalisation d'un effort mal récompensé, et enfin le désaccord avec autrui. Examinons, à titre d'exemple, les deux premières.

[...]

Dans le cas de la soumission forcée, [...]

La théorie de la dissonance cognitive se différencie de la théorie de la balance [...]

Les mots de liaison les plus fréquents dans ce tome sont, comme on peut s'en douter, *ainsi* pour marquer le passage entre degrés de généralité, des adverbes comme *pendant*, *au contraire/en revanche* et *toutefois* pour signaler les différences entre sous-classes ou les exceptions. La causalité est là surtout pour justifier les différenciations. Ce livre ne dépasse guère le relevé plus ou moins statique de l'état de la science, sans trop demander aux capacités intellectuelles du lecteur.

2.4. Je me suis appuyé jusqu'ici sur des *Que sais-je?* traitant de sciences humaines ou sociales. L'analyse de l'organisation du texte spécifique aux sciences dites exactes mériterait une étude à part; il s'y manifeste, bien plus que dans les sciences "douces", la nécessité de la "vulgarisation" (au sens le plus noble du mot): l'auteur est souvent amené à employer de véritables stratagèmes didactiques pour porter un savoir extrêmement complexe au niveau du lecteur présumé. J'avoue n'être qu'aux premiers éléments dans l'analyse de *Que sais-je?* scientifiques. Or, dès maintenant il apparaît à l'évidence que de belles réussites didactiques y côtoient, dans la

perspective de l'organisation du texte, des navets. Limitons-nous à la présentation d'un bel exemple positif, *L'analyse factorielle* par Philippe Cibois (1983), dont les premières pages mériteraient un examen détaillé (p. 5 – 11):

- 1 Dans ce chapitre nous ne présenterons pas un type d'analyse factorielle particulier mais un principe général qui pourra s'appliquer à toutes. Ce principe est le suivant: *l'analyse factorielle traite des tableaux de nombres et elle remplace un tableau difficile à lire par un tableau plus simple à lire qui soit une bonne approximation de celui-ci.*
- 5 Pour bien comprendre ce qui va suivre, il faut oublier le contenu sémantique attaché dans le langage courant au terme de *facteur* (comme dans les phrases "le facteur temps" ou "le facteur origine sociale") et le remplacer par son sens mathématique tout à fait ordinaire de "mise en facteur". Par exemple chacun se souvient avoir "mis en facteur" l'expression $a_2 - b_2$ sous la forme
- 10 du produit de deux *facteurs* $(a + b)$ et $(a - b)$. Il s'agit d'une identité: on se contente de représenter la même réalité sous une forme plus agréable (pour un calcul ultérieur).
- 15 C'est à une transformation de ce type que se livre l'analyse factorielle avec cette différence que l'on va décomposer le tableau des données initiales en une somme de produits de facteurs. Pour bien comprendre le mécanisme de la décomposition, nous allons procéder à une décomposition factorielle (mais plusieurs sont possibles et il faudra en choisir parmi celles-ci qui soient particulièrement intéressantes) d'un tableau de données réelles mais simplifiées.

20

I. – L'orientation des bacheliers 1975

- A titre d'exemple nous travaillerons sur un tableau issu des statistiques scolaires et portant sur l'orientation des bacheliers de l'année 1975. On connaît en effet pour l'ensemble des 204 489 bacheliers de cette année la série du baccalauréat qu'ils ont passé et d'autre part leur situation pour l'année universitaire suivante. Pour rendre le tableau plus simple à traiter on a regroupé
- 25 quelques séries du bac: les séries à dominantes mathématiques C et E; les autres séries scientifiques B, D et D'; les séries techniques F, G et H. La série littéraire A a été laissée seule.

ORIENTATION DES BACHELIERS 1975

	Destination			Total
	Université	CPGE ⁽¹⁾	Autres	
Séries:				
A	13	2	5	20
BDD	20	2	8	30
CE	10	5	5	20
Technique	7	1	22	30
Total	50	10	40	100

⁽¹⁾ CPGE: Classes préparatoires aux Grandes Ecoles.

30 En ce qui concerne les destinations, on en a retenu trois: l'Université, les
 Classes préparatoires aux Grandes Ecoles (CPGE) et les autres orientations
 qui regroupent des formations conduisant plus ou moins rapidement vers la
 vie active: Instituts universitaires de Technologie, sections de techniciens
 supérieurs, Ecoles équivalentes du privé et entrée directe dans la vie active
 35 (ainsi que le service national). Les chiffres ont été arrondis et le total
 général ramené à 100.

Examignons d'abord la marge ligne du tableau: elle nous apprend que la
 moitié des bacheliers va l'année suivante à l'Université, que 10 % vont dans
 les Classes préparatoires et le reste dans les autres orientations (à finalité
 40 professionnelle plus ou moins proche).

Pour lire le contenu du tableau, il faut se poser la question de savoir si cette
 répartition moyenne varie selon les séries du bac. Par exemple pour la série
 A, si la proportion moyenne de la moitié pour l'Université s'appliquait aux
 20 de la série A, seulement 10 iraient à l'Université, or on constate que plus
 45 y vont puisqu'on observe le nombre de 13.

Le respect de la proportion moyenne pour toutes les lignes du tableau cor-
 respond à ce que l'on nomme la situation d'*indépendance*. Si nous avions
 en ligne non pas les séries du bac mais un critère tel que la couleur des yeux
 nous aurions vraisemblablement des effectifs proches de la situation d'in-
 50 dépendance, c'est-à-dire la moitié à l'Université, 10 % dans les Classes pré-
 paratoires aux Grandes Ecoles (CPGE) et le reste dans les autres orienta-
 tions.

Comme on peut s'en rendre compte, il n'y a pas indépendance entre la série
 du bac et l'orientation suivie. Pour la série A nous avons vu qu'ils vont plus
 55 que la moyenne à l'Université. Pour les Classes préparatoires, s'il y avait
 indépendance, 10 % de 20 soit 2 y iraient, ce qui correspond à ce que l'on
 observe. Pour les autres orientations, 40 % de 20 y iraient, soit 8 et on n'en
 observe que 5: il y a donc un déficit par rapport à la moyenne.

Donnons pour la série A ce que l'on *observe*, l'effectif *théorique* qu'il y au-
 60 rait si nous étions dans la situation d'indépendance et enfin l'*écart* entre les
 deux obtenu simplement par différence.

	Université	CPGE (1)	Autres	Total
Effectif observé	13	2	5	20
--- observé	10	2	8	30
--- observé	+3	0	-3	0

On voit que les écarts se compensent les uns les autres et que leur somme
 est donc nulle.

65 En ce qui concerne la série CE, comme son total est le même que celui de la
 série A, les effectifs qu'il y aurait s'il y avait indépendance (effectifs théori-
 ques) sont les mêmes. Or on constate que la moitié des CE vont à l'Univer-
 sité, mais que l'on a un écart de +3 pour les CPGE et de -3 pour les autres
 orientations.

70 Plutôt que de recommencer le même processus de calcul des écarts à l'indépendance pour les deux séries restantes essayons de le *formaliser*, c'est-à-dire de trouver une façon d'écrire qui s'applique à tous les cas et qui nous permette de visualiser les opérations sous la forme d'un tableau.

En premier lieu, exprimons la façon dont nous avons calculé les effectifs théoriques correspondant à la situation d'indépendance entre les séries et les orientations. Pour chaque série nous avons multiplié l'effectif de la série par la proportion moyenne, c'est-à-dire 50/100 pour l'Université, 10/100 pour les CPGE et 40/100 pour les autres orientations.

On voit que pour avoir l'effectif théorique d'une case, il suffit de multiplier l'effectif de la ligne correspondante par la proportion de la colonne, ou, ce qui revient au même de multiplier les effectifs marginaux de ligne et de colonne en divisant par le total général.

Chaque case du tableau ci-dessous est obtenue en multipliant la marge correspondante ligne par la marge correspondante colonne.

	Université	CPGE (1)	Autres	
Séries: A	10	2	8	20
BDD	15	3	12	30
CE	10	2	8	20
Techn.	15	3	12	30
	50/100	10/100	40/100	

85 Pour avoir d'une manière globale tous les écarts entre l'effectif observé et l'effectif qu'il y aurait s'il y avait indépendance, il suffit de soustraire le tableau des effectifs théoriques du tableau de départ. Ici soustraire deux tableaux consiste à effectuer l'opération case par case.

Si nous appelons T le tableau d'origine, T₀ le tableau correspondant à la situation d'indépendance, le tableau obtenu par soustraction sera un tableau des restes que nous appellerons donc R₁.

	Univ.	CPGE	Autres		Univ.	CPGE	Autres		Univ.	CPGE	Autres
A	13	2	5	-	10	2	8	=	3	0	-3
BDD'	20	2	8		15	3	12		5	-1	-4
CE	10	5	5		10	2	8		0	3	-3
Techn.	7	1	22		15	3	12		-8	-2	10
	T			-	T ₀			=	R ₁		

95 On notera que c'est dans R₁, tableau des écarts à l'indépendance, que se trouve l'information la plus intéressante pour l'interprétation. Aux écarts positifs correspondent des choix privilégiés: les séries A ainsi que les séries BDD' vont plus que la moyenne dans les Université (écarts de +3 et de +5), les séries CE vont plus que la moyenne dans les Classes préparatoires (écarts de +3) et les séries techniques vont plus que la moyenne dans les autres orientations à finalité professionnelles. A des écarts nul entre CE et l'Université ne

100 veut pas dire qu'aucun C æou E ne va à l'Université mais qu'il n'y a pas d'écart avec la moyenne: 50 % des CE vont à l'Université (en médecine ou dans les disciplines scientifiques) de même qu'en général la moitié des bacheliers y vont. Enfin, aux écarts négatifs correspondent des déficits. Par exemple les séries techniques vont moins que la moyenne à l'Université.

105 En résumé l'écart à l'indépendance nous permet de repérer s'il y a *attraction* entre une ligne et une colonne (écart positif), s'il y a *indépendance* entre la ligne et la colonne (écart nul), ou si au contraire il y a *répulsion* entre la ligne et la colonne (écart négatif). Ces termes imagés, liés cependant à un indicateur numérique précis, l'écart à l'indépendance, nous permettent de rendre compte de cette réalité sociale qu'il y a des filières privilégiées et que si le bac peut être un point d'échange entre filières ce n'est pas d'une

110 manière absolue (qui correspondrait à l'effectif d'indépendance). Le but de ce commentaire n'est pas d'apporter des révélations sociologiques, car tout ceci est su par ceux qui ont fréquenté ce niveau d'enseignement, mais de montrer comment des données connues vont être exprimées sous une forme factorielle. Sur cet exemple simple, il est possible

115 d'*étalonner* ce type de représentation en contrôlant bien les résultats à trouver et la manière dont on les trouve. Ensuite, sur des données plus importantes, il sera possible de faire le passage inverse: à partir de la seule présentation factorielle, en induire des résultats concernant les données.

L'allure générale du texte peut se comparer à une cuve: partant du général (le principe général de l'analyse factorielle), il aborde le particulier (l'exemple analysé au milieu) pour revenir à la fin à un niveau de généralité qui est presque celui du départ ("montrer comment des données connues vont être exprimées sous une forme factorielle", l. 118s). Voilà pour le contenu référentiel. Or, si l'ossature du texte est déterminée par le renvoi au domaine référentiel, elle ne l'est pas moins par l'implication quasiment constante du lecteur (niveau que je propose d'appeler, faute de mieux, "pragmatique"); exemples:

Pour bien comprendre ce qui va suivre, il faut oublier [...] (l. 6)

Par exemple chacun se souvient [...] (l. 9)

Pour bien comprendre le mécanisme de la décomposition, nous allons procéder [...] (l. 16s)

Pour lire le contenu du tableau, il faut se poser la question de savoir [...] (l. 41)

Comme on peut s'en rendre compte [...] (l. 53)

Pour la série A nous avons vu que [...] (l. 54)

On voit que les écarts se compensent [...] (l. 63)

Or on constate que la moitié [...] (l. 66)

[...] essayons de la *formaliser*, c'est-à-dire de trouver une façon d'écrire qui s'applique à tous les cas et qui nous permette [...] (l. 70-72)

On voit que pour avoir l'effectif théorique d'une case, il suffit de multiplier [...] (l. 80s)

Pour avoir d'une manière globale tous les écarts entre l'effectif observé et l'effectif qu'il y aurait s'il y avait indépendance, il suffit de soustraire [...] (l. 86-88)

Il y a donc *grosso modo* trois types d'implications du lecteur⁹:

1. Les expressions finales (prototype: *Pour bien comprendre..., il faut...*)
2. Les expressions constatives (prototype: *On voit...*)
3. Les expressions constatives-finales à caractère conclusif (prototype: *On voit que pour..., il suffit de...*)

Il est tout à fait logique que les occurrences de 1. tendent à se présenter dans la première partie du texte et celles de 3., dans la dernière: 1. exprime les buts à poursuivre, 3. sur une note conclusive, des buts atteints. Le début du dernier paragraphe contient d'ailleurs explicitement, dans des tournures qui engagent indirectement le lecteur (*apporter, montrer*; l. 116ss), la notion de but.

Nous pouvons donc observer comment le niveau référentiel du texte s'articule avec son niveau pragmatique: l'abstraction élevée au début et à la fin est liée à la finalité, alors que les passages concrets se combinent avec les constatations pures.

Cette double armature du texte — référentielle et pragmatique — vise évidemment à stimuler l'attention du lecteur et à le soutenir dans sa dure tâche de comprendre un texte qui exige une concentration soutenue. Ce type d'organisation contraste vivement avec d'autres *Que sais-je?* qui nous livrent leurs informations selon des SDC sans doute conformes à la matière traitée, mais qui ne tiennent compte ni du degré de préparation du lecteur, ni de son désir d'apprendre d'entrée de jeu pourquoi il sera conduit à quelle destination, et comment¹⁰.

Après cette analyse rapide des SDC dans quelques *Que sais-je?*, il est temps de faire un bilan provisoire. Notre hypothèse de travail selon laquelle l'organisation du texte correspond en général à un certain rythme, caractérisé par la répétition du même schéma de cohésion, n'a pas été dé-

⁹ Avouons qu'il n'est pas toujours facile dans ce texte de faire la part entre les *nous/on* faisant appel au lecteur et d'autres emplois de ces pronoms (*nous* de modestie, *on* effectivement impersonnel etc.).

¹⁰ Cf. un exemple que j'estime négatif sous l'aspect indiqué: D. Blanc: *La physique nucléaire*, Paris 1984 (QJSJ 2139), p. 10-12.

mentie par les livres examinés; l'étude des SDC et de leurs rapports avec le contenu livre des aspects, partiels certes, mais non négligeables, du niveau intellectuel de l'oeuvre en question et de son utilité didactique.

3. Analyse d'un éditorial.

Dans une perspective diachronique, à la lumière de laquelle il faudra bien réexaminer un jour les langues de spécialité, l'une des questions les plus intéressantes est sans doute celle de savoir quels SDC on peut qualifier aujourd'hui de modernes. Toute réponse catégorique à cette question doit paraître téméraire, puisqu'il n'est guère possible d'embrasser — diachroniquement et synchroniquement — l'ensemble des différentes langues de spécialité, des genres littéraires, des mass médias, etc., dont il faudrait analyser à fond l'organisation textuelle. Je me limiterai à un type de SDC que j'ai observé à la fois dans des analyses historiques contemporaines (celles de Georges Duby notamment, cf. Blumenthal 1991), où il m'a frappé par sa relative modernité, et dans les éditoriaux du journal *Le Monde*, mais dont il faut dire clairement qu'il n'est pas propre à la presse écrite dans son ensemble. Ce SDC se caractérise par une structure "dialec-tique", faite de nombreuses oppositions sémantiques qui s'ordonnent souvent selon le modèle thèse/antithèse/synthèse. Traditionnellement, on attribue une telle armature au type de texte "argumentatif"; or, du point de vue du contenu, les textes en question relèvent, selon les critères habituels¹¹, plutôt du type "exposition", à la manière des *Que sais-je?* analysés ci-dessus. Leur structure, qui ne peut se constituer en "rythme" que dans des textes dépassant la longueur d'un éditorial, se combine en principe avec l'oscillation entre divers degrés d'abstraction.

Voici donc un éditorial (*Le Monde* du 26 mai 1990), que je cite de préférence au genre traité jusqu'ici, parce qu'il donne enfin l'occasion d'analyser un texte dans son ensemble:

Des "paras" envoyés d'urgence en Afrique pour protéger de l'émeute une nombreuse communauté française: le spectacle qui se joue au Gabon depuis jeudi 24 mai est un "remake". Voilà Paris contraint de revenir aux bonnes vieilles méthodes musclées. De Libreville — déjà — en 1964 à N'Djamena

5 en 1985, le recours à la légion a fait ses preuves. Légitimement hantée par le sanglant souvenir de Kolwezi, la France préfère désormais, lorsque des vies sont menacées, intervenir dès la première alerte, comme l'autorisent d'ailleurs — dans le cas du Gabon — les accords de défense conclus au lendemain de l'indépendance.

¹¹ Voir Werlich 1976, p. 39-41

10 Les soldats français dépêchés, “avec l’accord” — et non à la demande —
des autorités gabonaises sont donc officiellement investis d’une simple mis-
sion de protection. Il n’empêche: la portée politique de cette initiative
n’échappe à personne. En renforçant — fût-ce temporairement — le contin-
gent stationné depuis trente ans au Gabon, Paris donne un sérieux coup de
15 main au régime, en difficulté, du président Omar Bongo. Ainsi s’illustre à
merveille la continuité française en la matière.

Comme elle semble lointaine, l’époque — brève il est vrai — où M. Jean-
Pierre Cot, soucieux de “moraliser” la coopération avec le continent noir,
Recommandait de séparer, parmi nos alliés africains, le bon grain de l’ivraie.
20 En ce temps-là, on songea même à couper les vivres aux gouvernements
jugés trop dictatoriaux ou trop corrompus. Cette approche “morale”, si clai-
rement contraire aux exigences du maintien de l’influence française en
Afrique, fut vite reniée par l’Elysée. Aujourd’hui, tous les fidèles amis du
“pré carré” sont redevenus fréquentables et l’on n’hésite plus, en cas de be-
25 soin, à leur prêter main-forte.

Pourtant, ce réalisme de bon aloi a pris ces temps derniers une nouvelle
tournure. Depuis que le vent de la liberté venu d’Europe de l’Est balaya les
côtes africaines, et qu’ici et là des sociétés civiles naissantes font enfin en-
tendre leur voix, depuis que des manifestants descendent dans les rues pour
30 réclamer la démocratie, cette matière première si rare sous les tropiques, la
France cherche à “accompagner le mouvement”, à favoriser la libéralisation
des régimes tout en préservant ses propres intérêts. Ces pressions s’exercent
parfois sous la forme d’un discret chantage, comme au Bénin, où la menace
d’un retrait de l’aide budgétaire a permis une réelle démocratisation.

35 Cette entreprise délicate n’est pas sans contradictions. A cet égard, le
Gabon — pays le plus riche d’Afrique francophone — est un cas de figure
exemplaire. L’extravagance, la gabegie et la corruption du régime d’Omar
Bongo ne sont plus à démontrer. Mais comment y remédier sans remettre en
cause tout un système de clientélisme dont les entreprises françaises profi-
tent très largement?

40 Comment amener un pouvoir à se moraliser sans trop le fragiliser? Estimant
que le président Bongo est sincère dans son désir de libéralisation, la France
préfère le soutenir et l’encourager, quitte plus tard, espérons-le, lorsque
l’alerte sera passée, à le prendre au mot.

En ce qui concerne d’abord les niveaux d’abstraction, on peut observer
globalement que le texte part d’un événement spécifique, s’élève au mi-
lieu à des considérations politiques de nature générale pour renouer à la fin
avec le point de départ événementiel (structure “en cuve renversée”),
placé toutefois dans une perspective plus abstraite qu’au début. Je passe
sur les variations des degrés d’abstraction qui peuvent se côtoyer au sein
du même paragraphe (p. ex. les deux premiers). Cette structure forme le
cadre d’un jeu assez compliqué d’analogies et surtout d’oppositions, dont

les principales se concentrent dans la partie moyenne du texte (*Comme elle semble [...] une réelle démocratisation*; l. 17-34): la haute moralité de *ce temps-là* est opposée à la dépravation d'*aujourd'hui* (l. 23). Or, même aujourd'hui, les choses ne sont pas si simples que cela: le paragraphe introduit par *Pourtant* (l. 26ss) met justement en relief les tentatives d'une synthèse entre opportunisme (mitigé) et volonté de moralisation; tentatives dont le paragraphe débutant par *Cette entreprise délicate* (l. 35ss) souligne explicitement les *contradictions* (l. 35) — négation partielle de la synthèse, donc éventuel commencement d'une nouvelle triade dialectique. L'hypothétique solution des contradictions est reportée à *plus tard* (dernier paragraphe, l. 43) et l'éditorial retrouve un niveau de spécificité qui se rapproche de celui du début.

Il s'agit justement du style contorsionné du *Monde*, diront les esprits chagrins, image d'une culture politique qui a fait son temps. SDC d'aujourd'hui ou d'hier? SDC en tout cas d'une génération qui n'est pas sans influence sur l'opinion publique.

La notion de dialectique, utilisée à propos de l'intrusion de structures formelles argumentatives dans ce texte, renvoie étymologiquement au mot "dialogue"; le dialogue présuppose de sa part la présence d'au moins deux voix qui se confrontent. De là une question à laquelle je ne saurais encore répondre: certains SDC "modernes", représentés p. ex. par des commentaires politiques forcément subjectifs, mais soucieux d'une vision équilibrée du problème, se caractériseraient-ils peut-être par l'accentuation de la présence de "voix" (au sens de la théorie de la polyphonie¹²) autres que celle de l'auteur?

¹² Cf. Nølke 1989

Bibliographie

- Andersen, Birger (1989): "Notional Grammar": Kausalitet i ESP. In: *Hermes* 3, 1989, 11-28.
- Blumenthal, Peter (1990): Textorganisation im Französischen. Vom Mittelalter zur Klassik. In: *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 100, 1990, 25 – 60.
- Blumenthal, Peter (1991): Zum Stil moderner Geschichtsschreibung. A paraître in: *Festschrift für Hartmut Kleineidam*, 1991.
- Clyne, Michael (1981): Culture and Discourse Structure. In: *Journal of Pragmatics* 5, 1981, 61-66.
- Halliday, M.A.K./Ruqaiya Hasan (1976): *Cohesion in English*, London/New York 1976.
- Hoffmann, Lothar (1988): *Vom Fachwort zum Fachtext. Beiträge zur Angewandten Linguistik*, Tübingen 1988.
- Nølke, Henning (1989): *Polyfoni. En sprogteoretisk indføring*, Handelshøjskolen i København, 1989.
- Schank, Roger C./Abelson, Robert P. (1977): *Scripts, Plans, Goals and Understanding. An Inquiry into Human Knowledge Structures*, Hillsdale 1977.
- Trimble, Louis (1985): *English for Science and Technology. A Discourse Approach*, Cambridge 1985.
- Werlich, Egon (1976): *A Text Grammar of English*, Heidelberg 1976.